

Dieu-avec, Dieu-contre

Ésaïe 8

Entre les deux oracles « sensationnels » de l'Enfant promis (7.14ss ; 9.5s.), l'attention risque de se relâcher à la lecture d'Ésaïe 8. Pourtant, dans la composition si soignée du « Livret de l'Emmanuel », le chapitre joue un rôle non-négligeable. Par plusieurs de ses thèmes et de ses énoncés, il mérite au moins d'être examiné au scanner, fût-ce brièvement.

C'est toujours le temps de la crise assyrienne, entre 735 et 732. L'Assyrie féroce domine le Moyen-Orient : Oswalt compare sa puissance militaire et son invincibilité apparente à celle de l'armée allemande en 1939 et 1940¹. Achaz, qui détient le pouvoir à Jérusalem, refuse de se joindre à une coalition de petits pays, en particulier ses voisins d'Israël (Samarie) et de Syrie, qui veulent secouer le joug de l'Ogre : il fait le choix stratégique de l'alliance assyrienne. Les Israélites et les Syriens lancent une offensive contre Juda... Au chapitre 7, le prophète porte au roi habile mais impie un double message : la coalition qui fait trembler les Jérusalémites n'aboutira pas à ses fins, elle échouera bientôt ; mais si Achaz s'entête à courtiser les Assyriens, au lieu de se confier en YHWH seul comme celui-ci l'exige, les mêmes Assyriens dévasteront le pays. Un malheur sans nom s'abattra sur le peuple, avant que Dieu accomplisse son plan – car il ne se laissera pas mettre en échec – et fasse naître le Roi promis (non des œuvres d'Achaz mais d'une « jeune fille », signe prodigieux pour la Maison de David), un Roi qui méritera le nom d'Emmanuel, Avec-nous-Dieu.

Quelque temps après, Ésaïe prolonge ce message. Il continue de parler des événements contemporains, mais en visant toujours, par-delà, l'accomplissement plénier du Dessen des siècles. Il le fait toujours, croyons-nous, en entre-

¹ John N. OSWALT, *The Book of Isaiah, chapters 1-39*, Grand Rapids, Eerdmans, 1986, p. 226.

laçant de théologie l'interprétation et la prédiction des faits : nous adoptons comme hypothèse de lecture que le chapitre 8 élabore *le paradoxe du Saint d'Israël*. Le Dieu qui « fait mourir et fait vivre » (1 S 2.6), s'il est le Dieu-avec-nous, se révèle aussi le Dieu-contre, dressé contre un peuple qui se réclame de Dieu-avec, Dieu Contre lui : il déploie contre lui une « œuvre étrange » de jugement (És 28.21) À cette dualité correspond un partage parmi les humains...

1. La menace dans la délivrance

Le signe de la naissance de Maher-Shalal-Hash-Baz (v. 1-4) est, pour Juda, un signe de délivrance². Parallèle, avec contraste, du signe d'Emmanuel, il a pour fonction, sans intervention miraculeuse (au contraire de ce qu'on voit en 7.11-14), de préciser la chronologie (ce que ne fait pas l'autre) : dans un délai d'environ deux ans, les ennemis présents de Juda auront capitulé devant l'Assyrien.

Mais « ce peuple », le peuple de Jérusalem, est bien fou de faire la fête ! Cette armée assyrienne qu'Achaz et ses partisans applaudissent se retournera sous peu contre Juda, elle inondera le pays de ses ravages (comme annoncé en 7.16-17 et suggéré, comme une menace, en 7.4-9). C'est le désastre qui se cache sous la délivrance³. Ésaïe joue finement de l'image hydraulique : parce qu'ils ont rejeté/méprisé (*m's*, assonance avec *m'ss*) les eaux de Siloé, qui coulent doucement (discrètement, presque secrètement), la crue du grand fleuve assyrien va partout se répandre (v. 6,7s.). Les eaux de Siloé coulent de la source du Guihon (2 Ch 32.4,30), symbole de la bénédiction quotidienne accordée par le Seigneur à la cité, sans éclat ni fracas (cf. Za 4.6). L'attitude humaine qui leur correspond est la confiance modeste et persévérante, malgré, souvent, les apparences défavorables. Les Jérusalémites attirent sur eux le malheur parce qu'ils se sont laissés fasciner par l'étalage de sa force par la superpuissance assyrienne, représenté par l'Euphrate en crue. Ils ont misé sur les gros bataillons,

² Nous avons déjà fait quelques observations dans de précédents articlets de la série Bible au scanner, « Le signe pour la maison de David (És 7.14) », *Théologie Évangélique* 2, 2003/2, p. 127-131 (128), et 2003/3, p. 195-199 (198).

³ Cette interprétation nous paraît celle qui convient le mieux, en contexte (c'est l'option d'Oswalt) ; elle implique de comprendre le v. 6b, « parce qu'il s'est réjoui au sujet de Retsin et de Remalia », de la joie éprouvée à Jérusalem à l'annonce de leur défaite (celle de v. 4). D'autres, y compris J. Alec Motyer, voient dans « ce peuple » Israël/Ephraïm, et comprennent *m'ss*, réjouissance (avec), dans le sens de l'adhésion enthousiaste des Israélites de Samarie à la politique de leur roi, ou, plus souvent, lisent l'homophone *m'ss*, perte de force, décomposition (leçon recommandée par la BHS). Mais « ce peuple », sauf en 9.15, désigne habituellement Juda ; surtout, l'accusation d'avoir rejeté les eaux de Siloé se comprend mal des Israélites/Ephraïmites.

les engins et les chars. Ils ont fondé leur choix sur les grandeurs « charnelles ». Outre la préférence divine pour les façons d'agir silencieuses et peu visibles, les eaux de Siloé pourraient représenter la volonté d'agir par la dynastie davidique : le sacre de Salomon avait eu lieu au Guihôn (1 R 1.38) ; mais, si tel était le cas, ce ne serait pas la dynastie en la personne d'Achaz, mais en celle d'Emmanuel à venir.

Si la délivrance annoncée par le nom de Maher-Shalal-Hash-Baz recèle une menace pour le peuple qui méprise l'offre divine faite à la foi, elle n'est pas univoque non plus pour les Assyriens vainqueurs. Après qu'ils auront servi au châtiement de « ce peuple », ils auront bien tort de se vanter de leurs succès (cf. 10.12-15). YHWH reste souverain, lui qui a fait choix de Jérusalem. Leur projet échouera, la terreur les saisira (v. 9-10). Les deux mentions de la formule *‘immānū ʿēl*, à la fin des versets 8 et 10, suggèrent les deux faces de la paradoxale dualité : la première que le Roi porteur de ce titre ira jusqu'à partager la misère du pays meurtri ; c'est *son* pays qu'il verra ruiné ; la seconde, qu'à cause de lui, le cruel oppresseur sera finalement écrasé. Humble solidarité/Victoire rédemptrice !

2. De cette pierre, deux coups

Le morceau qui suit (v. 11-15) propose de la manière la plus distincte le paradoxe du Dieu terrible et consolateur. Il le fait en jouant des deux images associées à la pierre, à la roche. La métaphore sert depuis longtemps pour le Seigneur (dès Dt 32.4, 1 S 2.2). Il sera, lui le Seigneur YHWH pour les deux Maisons d'Israël (Israël et Juda), le Rocher sacré du Temple, *sanctuaire* pour les siens⁴ ; le Temple était un lieu d'asile, l'image suggère donc la sûre protection divine. Mais il sera aussi *pierre d'achoppement*, le rocher sur lequel ou sous lequel on se brise (v. 14s.). Et cette dualité constituera un piège : parce que les Israélites penseront avoir en lui un refuge disponible, ils ne se garderont pas du choc mortel. Ils trébucheront pour leur perte et tomberont dans la trappe.

Comment, dans l'Ancien Testament, YHWH a-t-il été un piège pour les Israélites, un sanctuaire (Éz 11.16) mais aussi une pierre d'achoppement ? Il a pu l'être par la sévérité accrue, proportionnelle aux privilèges (Am 3.2). Il l'a été plus précisément par la confiance présomptueuse que les Israélites ont tirée de

⁴ Certains ont voulu suivre le Targum, et corriger *miqdāš*, sanctuaire, en *mōqēš*, piège, mais cette correction facilitante (elle efface le paradoxe) n'est pas retenue par la plupart. *Miqdāš* est lié à l'injonction du verset précédent (v. 13) à sanctifier YHWH, *taqdīšū* (même racine).

se savoir le peuple élu, de se rappeler les délivrances passées, d'avoir au milieu d'eux le Temple du vrai Dieu (Jr 7.4,10,14, cf. ch. 26). Cette présomption les a perdus.

Le piège s'est refermé sur eux plus tragiquement encore par la suite : quand est venu chez les siens le Messie attendu. La même présomption les a empêchés de le reconnaître. Certes, un petit nombre a trouvé en lui le Refuge, le Sanctuaire, le Rocher du salut ; par lui, ils ont reçu la grâce du relèvement (Lc 2.34, le mot « relèvement » est *anastasis*, habituellement traduit « résurrection »). Mais pour d'autres, le signe de contradiction qu'a été Jésus-Christ a provoqué la chute. Le Nouveau Testament lui applique donc le texte d'Ésaïe 8.14s., associés à d'autres (És 28.16 ; Ps 118.22s. ; Dn 2.34s.,45) : le Seigneur venu lui-même « dans la chair » pour être le Temple véritable (Jn 2.21), mais aussi la pierre d'achoppement, le rocher de scandale, c'est lui (Mt 11.6 et 21.44 ; Rm 9.32s. ; 1 P 2.6-8).

Selon quelle différence le rapport au Seigneur se révèle-t-il salut plutôt que ruine ? Sont pris au piège ceux que domine la peur, que leur imagination panique porte à voir partout des conspirations (És 8.12) : la peur en 735 faisait apparaître comme seule raisonnable la politique d'Achaz, l'alliance avec l'Assyrie... Lorsque l'être humain est aliéné de Dieu, obligé de se protéger *lui-même* par son vœu d'autonomie, travaillé en profondeur par le néant qui habite son choix, c'est la peur qui dicte une grande partie de ses conduites. Elle enfante ses idolâtries et superstitions. L'obsession de la conspiration ou du complot, dont la rumeur galope si follement dans nos sociétés comme dans celles d'autrefois, en offre un symptôme caractéristique. Cette peur est refus de Dieu. Elle se heurte à lui, et se brise.

À l'opposé de cette peur, la « crainte » de YHWH (8.13). Craindre le Seigneur, c'est discerner en lui Celui qui compte vraiment, dont la Réalité commande tout le reste ; c'est penser, c'est agir, en fonction de sa Réalité. « Dis moi ce que tu crains, et je te dirai ce que tu crois ». Autrement dit, c'est le « sanctifier », le reconnaître activement pour ce qu'il est, le Saint d'Israël, la Transcendance et l'Absolu en personne. Ceux qui le sanctifient trouvent en lui le « sanctuaire » – ceux qui le sanctifient malgré les apparences modestes, si discrètes des eaux de Siloé, malgré l'apparence simplement humaine du Seigneur fait serviteur. Autrement dit, ceux qui croient ou se confient en lui, comme l'énonce le passage apparenté d'Ésaïe 28.16 (*ma'āmîn*). L'apôtre Paul le

fait ressortir (Rm 9.32), ainsi que Pierre, qui ajoute la référence au mystère de l'élection et de la réprobation divines (1 P 2.7s.).

3. Le Dieu caché dans l'Écriture

La dualité mérite-t-elle encore le nom de paradoxe ? Les versets qui suivent (8.16ss) parlent d'un Dieu qui « cache sa face » (v. 17) mais communique son témoignage ou attestation (*t'ûdâ*) et son instruction ou directive (*tôrâ*, v. 16,20). Dans la nuit du temps présent, il communique ses secrets de lumière comme promesse de l'Aurore (v. 20b). Les deux mots peuvent désigner assez généralement la révélation verbale, la *tôrâ* peut être celle de Moïse, mais il paraît plus probable qu'il s'agisse ici des oracles transmis par le prophète. L'insistance porte sur leur conservation : mis par écrit, ils doivent être « serrés » en lieu sûr, « scellés » pour que nul ne puisse soupçonner de fraude quand les prédictions associées s'accompliront (mais ce n'est pas que leur contenu reste ignoré, ils sont aussi enseignés aux disciples)⁵. C'est la volonté qui donne naissance à l'Écriture. Le Dieu caché se trouve dans l'Écriture. C'est dans le rapport à elle que se concrétise la foi au Rocher-Sanctuaire.

L'attitude et la démarche opposées, de ceux qui achoppent au Rocher de scandale, se caractérise par la tentative de communiquer avec les puissances de la nuit même, par le moyen de techniques divinatoires et de trafics occultes (v. 19). Nous avons vu l'homme qui s'est coupé de la vie de Dieu cherchant désespérément à se protéger, mais en vain ; de même, dans la ténèbre angoissante où il tâtonne, il cherche désespérément un peu de lumière et se livre à la fausse lumière du mensonge, plus profondément aliéné que jamais. Les chuchotements qu'évoque le texte correspondent, paraît-il, au mode qu'on attribuait aux communications des « esprits » (les esprits des défunts) parlant, du *š'ê?ôl*, par le truchement du médium⁶ ; le contraste est significatif avec la claire proclamation prophétique et son inscription dans un document « objectif », à des fins vérifica-

⁵ Qui parle au v. 16 ? Les exégètes sont partagés. Si c'est le prophète, et qu'il s'adresse à Dieu, la requête « Serre, scelle » est un peu étonnante (s'il s'adresse à ses disciples, c'est le singulier des verbes). Si c'est Dieu qui parle au prophète, le sujet change du v. 16 au v. 17 sans autre avertissement (mais de tels sauts n'ont rien d'exceptionnel dans le style hébraïque). De toute façon, la conservation des oracles est voulue de Dieu, et les disciples sont à la fois ceux du prophète et de YHWH.

⁶ La LXX traduit le terme rendu « spirites, nécromanciens » par « ventriloques » (*engastrimutibus*, et encore comme quatrième désignation *hoi ek tês koïlias phônousin*). Elle suggère ainsi une interprétation reçue parmi les Juifs en son temps, et nous fait réfléchir à la part de charlatanisme qui se mêle presque toujours aux pratiques occultes (il faut aider le surnaturel insuffisant ; on trompe les autres et on se trompe soi-même).

trices (même si la prophétie reste pour le Seigneur un moyen pauvre et discret, sans éclat aux yeux du monde). Le texte relève, avec une tragique ironie, l'alliance avec la mort ; l'homme transgresse pour mieux voir, mais comme l'avoue le mot « occulte » par son étymologie, il s'enfonce par là dans l'obscurité ; il transgresse pour mieux vivre, mais l'entreprise a le goût de la mort.

Les deux démarches classent les individus, mais elles font aussi deux communautés. Les égarés sont nombreux dans « ce peuple », l'Israël selon la chair, assimilable à Sodome – sauf le Reste selon l'élection de la grâce (És 1.9). Face au peuple, ce Reste constitue un embryon de communauté. Des disciples recueillent la Parole (v. 16), Ésaïe et les enfants que Dieu lui a donnés⁷, une sorte de communauté, ont le sentiment de constituer un signe et présage (v. 18) : le signe et présage, dans la foi qui attend (v. 17), de la communauté de la foi au Messie venu, qui est aussi le Prophète – ainsi l'a compris l'auteur aux Hébreux (Hé 2.13).

Nous sommes cette communauté, qui serre l'oracle écrit en son cœur, et possède en YHWH Jésus-Christ son Rocher, son Sanctuaire.

Henri BLOCHER

⁷ Avec Calvin, nous pensons que les « enfants » pourraient être les disciples plutôt que les deux garçonnetts aux noms symboliques mentionnés dans le livre ; cf. notre article cité, *Théologie Évangélique* 2, 2003/2, p. 128 n. 2. Mais le point n'est pas décisif.